

L'évolution du voyage scientifique, de Dampier à Darwin, 1697-1859 :
du partage des tâches à l'intégration.

Maintes raisons ont poussé les hommes à voyager : l'exploration, l'ouverture de routes commerciales, la recherche de denrées précieuses, les relations diplomatiques, la colonisation, ou encore l'intérêt scientifique pour de nouvelles contrées : leur faune, leur flore, leurs habitants humains (Bohls xvii). Comme objectif de voyage, nous retiendrons ici le voyage à caractère scientifique, et comme type, les grandes circumnavigations, de la fin du XVII^e au milieu du XIX^e siècle. Si « le récit de voyage est perçu avant tout comme un document (qui nous renseigne sur la réalité) ou comme un fragment d'autobiographie (qui nous renseigne sur son auteur) » (Viviès, 149), le contenu objectif domine le plus souvent ces récits, mais l'autobiographique ne disparaît pas entièrement :

La Société royale de géographie, fondée à Londres au début de la Restauration, se donne pour tâche de faire progresser les connaissances scientifiques. William Dampier suit à la lettre les instructions publiées par cette société savante dans ses récits d'exploration ; c'est, outre un pirate redoutable, un correspondant estimé de l'auguste société, auteur entre autres de *A New Voyage Round the World* (1697).

Au XVIII^e siècle apparaît le scientifique voyageur, ce que fut Charles Darwin ; les deux qualités de l'observateur et du commentateur se trouvent alors intégrées en une seule et même personne. Le scientifique voyageur délaisse temporairement son bureau et ses collections pour embarquer, non sous un prétexte quelconque, mais bien comme homme de science. Bougainville prend ainsi à son bord Commerson. Cook est accompagné de Sir Joseph Banks, botaniste de renom et membre de la *Royal Society*. *L'Endeavour* a donné rendez-vous dans les mers du Sud à la planète Vénus. Certes, nombre de naturalistes ne vont pas si loin : Linné, Buffon ou Cuvier règnent sur le Jardin du Roi, puis le Muséum d'Histoire Naturelle ; Geoffroy Saint-Hilaire ou Lamarck, souvent considérés comme les prédécesseurs de Darwin, n'ont pas de tour du monde à leur actif. Cette tradition du voyage scientifique des Lumières perdure au XIX^e siècle : Humboldt et Bonpland partent ainsi pour l'Amérique du Sud, et leur récit inspirera Darwin.

Charles Darwin est, lui aussi, un scientifique voyageur : à 22 ans, il embarque à bord du *Beagle*, pour un tour du monde de cinq années qui le conduira successivement en Amérique du Sud, aux Galápagos, aux Mascareignes. Il se livre ainsi lui-même aux observations qui viendront nourrir sa réflexion, de son étude des fossiles sud-américains à sa théorie sur la radiation adaptative des vangidés. Mais, à la différence d'un Sir Joseph Banks mettant en forme son travail dès son retour par le biais de conférences et de publications, avant de prendre la direction des Jardins de Kew, Darwin, s'il publie ses *Geological Observations on South America* une dizaine d'années après son retour, mettra en revanche presque un quart de siècle à livrer au public *De l'origine des espèces* (1859) – ouvrage publié dans l'urgence, paradoxalement, puisque Darwin se trouvait menacé dans son bénéfice d'antériorité par Alfred Russell Wallace.

Cet écart temporel important entre le voyage pourvoyeur d'informations scientifiques et la publication de l'ouvrage qui en découle finalement, fruit du lent mûrissement d'une pensée révolutionnaire qui choquera durablement, ne semble-t-elle pas, paradoxalement, renouer avec une forme de partage – non plus partage des responsabilités entre différentes personnes, mais partage temporel en fonction du travail à accomplir : le temps de l'observation, le temps de la réflexion, le temps de la publication. Pour une œuvre qui bouleversa la perception de l'homme et du monde, et de l'homme dans le monde, le plus étonnant est peut-être en définitive qu'elle ait pu se réaliser à l'échelle d'une simple vie humaine, de la jeunesse à la maturité.

Pour une méthodologie de la description : la *Royal Society* et William Dampier :

Les découvertes géographiques intéressent au premier chef les membres de la *Royal Society of Geography*, qui vont jusqu'à édicter un *Catalogue de directives* (*Catalogue of Directions*) à l'usage des marins ; car le partage des tâches domine en cette fin de XVII^e siècle : d'un côté, le scientifique, de l'autre, le marin. Celui-ci se déplace, est à même de glaner des observations, les répertorie, puis envoie ce matériau d'études aux « messieurs », qui analysent alors ce qu'ils ne sont pas allés chercher eux-mêmes. D'où l'extrême importance que revêt ce modèle codifié qu'est le *Catalogue*, qui influencera la littérature de voyage, aussi bien référentielle (avec Dampier, ou Wafer) que fictionnelle (avec Defoe, ou Swift). En cette seconde moitié du XVII^e siècle, l'heure est donc au partage des tâches entre deux instances différentes : le marin et l'homme de science ; d'un côté, celui (car ce sont des hommes, toujours) qui voyage et observe, de l'autre celui qui étudie sans se déplacer. Les manuscrits des voyageurs viennent nourrir les comptes-rendus (*Proceedings*) de la Société royale ; mais, généralement, ils ne sont pas publiés en tant que tels.

Le cas de William Dampier s'avère légèrement différent, puisque à certains égards il est lui aussi un scientifique. Certes, il demeure dans les mémoires comme corsaire, ou plutôt comme pirate, ses lettres de marque ne retenant pas toujours ses ardeurs à piller ou brûler. Né en 1652, mort en 1715, il a connu Selkirk, l'un des inspirateurs de Robinson Crusoé. Caractère notoirement irascible, il se brouille avec ses supérieurs quand il est sous leurs ordres, et avec ses marins quand il les commande. Cependant, il observe non seulement les courants marins, en homme de mer, ou la disposition de telle côte ou de tel détroit (un détroit d'Indonésie porte son nom), mais aussi le géomagnétisme, par exemple, et ses travaux dans ce domaine font toujours autorité. Dans ses récits de voyage, il mentionne parfois le soin qu'il prend à protéger son manuscrit de l'air saturé d'humidité et de sel, le glissant dans un bambou scellé à la cire pour l'étanchéité. Ce sont les temps héroïques du voyage scientifique ! Dampier accède à la notoriété et à la publication de ses œuvres, ce qui serait inhabituel pour un simple marin – mais nous venons de voir qu'il ne l'est pas –, *A New Voyage Round the World* (1697) et *A Voyage to New Holland*, terme qui désigne l'Australie (1703 et 1709) ; cet écrit-ci joue un rôle de précurseur dans la recherche de la *Terra Australis* et le voyage des Mers du Sud au XVIII^e siècle.

Bougainville et Commerson, la *Boudeuse*, 1767 : « ... pour la première fois dans l'histoire des voyages, Bougainville emmenait avec lui deux savants authentiques » (Proust 10)

C'est aussi pour la France sa première circumnavigation – Magellan, décédé en cours de route, ou encore Drake ou Cavendish pour l'Angleterre, s'y sont illustrés bien plus tôt –, avec Louis-Antoine de Bougainville comme capitaine de vaisseau, et Philibert Commerson (M. « de Commerçon », Bougainville 47), ami de Jussieu, comme botaniste officiel, Véron, disciple de Lalande, comme astronome, et Romainville comme ingénieur. Le scientifique a sa place de plein droit à bord. Il n'est plus en priorité un marin ayant d'autres qualités complémentaires. S'il embarque, c'est pour la gloire de la science, pour rapporter du bout du

monde échantillons et spécimens qui viendront enrichir les collections nationales du Jardin du Roi – ici, ce sera en l’occurrence un échec, puisque Commerson ne revenait pas à Paris. L’expédition gagne tout d’abord le Brésil, profitant du régime des vents, rétrocede les Malouines, but officiel du voyage, s’arrête à Tahiti, « la nouvelle Cythère », écrira un Bougainville sous le charme, découverte peu auparavant par Wallis ; les Mascareignes sont pour Commerson et son secrétaire Bonnefoy la fin du voyage ; son, ou plutôt « sa » secrétaire, mais surtout sa maîtresse, Jeanne Barret, botaniste elle aussi, qui, écartée du navire comme du voyage scientifique à cause de son sexe, a dû ruser et se travestir en homme pour embarquer.¹ Le couple travaillera désormais dans l’océan Indien, de Madagascar à l’Isle de France (Bougainville 293-5 et 454).

Avant d’être démasqués comme couple illégitime, Barret et Commerson herborisent en chemin, collectant aux escales avant d’organiser leurs herbiers en mer. C’est au Brésil, dont la richesse floristique enchante Commerson (Bougainville 115), qu’il baptise « bougainvillée » une fleur aux couleurs vives. Mais Bougainville aussi observe ce monde qui se découvre à lui : précédant Darwin, il apparaît ainsi fasciné par les fossiles sud-américains, qui lui semblent indiquer de colossaux, mais très lents, très longs, très progressifs bouleversements du globe : « ce cap élevé de plus de 150 pieds au-dessus du niveau de la mer est tout entier composé de couches horizontales de coquilles pétrifiées... ce monument... atteste les grands changements arrivés à notre globe... » (175). Bien qu’il ne l’affirme pas explicitement, la Création pourrait bien ne pas remonter à quelques milliers d’années, conformément à la chronologie vétérotestamentaire. « Les côtes des Malouines ont fourni... plusieurs coquilles nouvelles... les coquilles fossiles trouvées à des niveaux beaucoup au-dessus de la mer ne sont point les jeux de la nature et du hasard, mais... elles ont été la demeure d’êtres vivants dans le temps que les terres étaient encore couvertes par les eaux » (97). A la vue de ce calcaire coquiller, Bougainville prend position contre les fixistes. Il se penche sur la géologie, l’histoire naturelle, mais aussi la composante humaine, trait que nous retrouverons chez Humboldt.

Cook et Banks : le capitaine et le botaniste (l’*Endeavour*, 1768-1771) :

D’origine populaire, originaire du Yorkshire, James Cook (1728-1779) est un officier sorti du rang, remarqué pour ses qualités. Il convoie du charbon avant d’intégrer la Royal Navy, où sa promotion est rapide et méritée. Il a deux tours du monde complets à son actif, mais meurt au cours du troisième. Joseph Banks, futur baronnet, est issu d’un milieu beaucoup plus aisé : de bonne famille, il devient indépendant financièrement à vingt-cinq ans, à la mort de son père, et libre de se consacrer à sa passion de botaniste amateur. Ses trois voyages, Terre-Neuve et le Labrador, puis la circumnavigation, et enfin le voyage d’Islande, il les effectue avant sa trentième année. Il consacrera le reste de son existence à servir la Société royale et à organiser les jardins botaniques de Kew.

Leur rencontre et leur collaboration s’articulent autour de ce premier tour du monde de Cook, dont les étapes principales sont le Brésil, la Terre de Feu, Tahiti, la Nouvelle-Zélande, l’Australie, Djakarta (alors Batavia). Banks en est le naturaliste officiel, secondé par son ami Daniel Carl Solander, disciple de Linné. Deux dessinateurs, Sydney Parkinson et Alexander

¹ L’orthographe de son nom varie selon les textes : Baré, Baret ou Barret.

Buchan, tous deux décédés au cours du voyage – ce qui donne une idée de la dureté des conditions de vie, même pour les « non-marins », complètent l'équipe du botaniste. L'astronome est Charles Green, mais son nom apparaît bien moins souvent dans le journal de Cook.

Envoyé par la Société royale, dont il membre, Banks embarque en qualité de scientifique officiel, dans ce voyage très officiellement scientifique lui aussi. Trop officiellement, peut-être, car une insistance exagérée est portée à l'observation de la planète Vénus à Tahiti, observation devant permettre d'établir la distance entre la terre et le soleil, distance utile pour se repérer plus efficacement en mer. Les observations astronomiques occupaient elles aussi une grande place dans le *Voyage* de Bougainville (12, 422). L'enjeu est certes important, mais un tour du monde grève lourdement les finances d'un Etat – c'est aussi une opération de prestige. Un autre objectif de cette expédition, d'ordre géostratégique celui-là, et nettement plus officieux, est la recherche du continent mystérieux, la *Terra Australis*, continent qui s'avèrera finalement mythique grâce à ce voyage. L'objectif scientifique (astronomie, botanique) servirait-il de prétexte ? L'affirmer serait excessif, car c'est effectivement un voyage scientifique, la première circumnavigation véritablement scientifique, même si d'autres considérations s'y greffent. Cook est alors connu pour ses talents de cartographe, qu'il a prouvés à Terre-Neuve, et il doit relever le tracé des côtes et la situation des îles nouvellement découvertes ; or la cartographie sert à l'évidence des visées d'ordre géostratégique, elle participe de la maîtrise des mers qui commande en retour l'expansion commerciale et coloniale d'une nation. Au XVIII^e siècle, c'est l'Angleterre qui a la maîtrise des mers. L'empire de Victoria en sera l'héritier direct.

However important these voyages were for geographical knowledge and the advancement of science – and Bougainville with his naturalist Commerson were deeply concerned with the advancement of science – all these expeditions by the competing European powers of Spain, France and Britain were undertaken for the control of new territory for commercial exploitation and strategic use. The scientific element was very much to the fore, however, in [Cook's] expedition (Edwards 9).

La Société royale est partie prenante de cette exploration, mais le vice-roi du Brésil est dubitatif quant à l'objectif scientifique du voyage et soupçonne manifestement les plus noirs desseins de la part de ces Anglais à qui il interdit formellement de débarquer à Rio de Janeiro (Bohls 440). Les relations avec Cook se tendent : « ...he certainly did not believe a word about our being bound to the Southward to Observe the transit of Venus but look'd upon it only as an invented story to cover some other design we must be upon, for he could form no other Idea of that Phenomenon... then the North Star passing through the South Pole » (Cook 21). Quant à Banks et à Solander, ils en sont réduits à herboriser à la sauvette, s'évadant du navire pour enrichir leurs collections.

Dans leurs récits respectifs, Cook parle de Banks et Banks parle de Cook. Leurs journaux se répondent et se complètent, Banks consacrant plus de temps à la description de ses trouvailles, Cook donnant la priorité aux notations maritimes, ce qui est naturel. Cook puise même fréquemment dans celui de Banks pour la préparation de sa version destinée à la

publication (Edwards 12). L'heure est alors à la collaboration et à l'estime réciproque.² Les relations de Banks avec les indigènes relèvent de la diplomatie de terrain (alors que sa fonction ne l'autorise nullement à traiter avec l'émanation coloniale des puissances européennes, le vice-roi du Brésil ou les officiels de Batavia), et il semble qu'il y fasse merveille ; Cook l'emmène toujours lors des reconnaissances,³ et remarque que c'est par son entremise qu'ils rencontrent à Tahiti un guide fiable (Cook 65). Une anecdote : c'est en hommage à l'activité déployée par Banks et Solander que Cook baptise une baie de Nouvelle-Hollande « Botany Bay », la Baie de la botanique (« The great quantity of New Plants &c^a Mr Banks and Dr Solander collected in this place occasioning my giving it the name of *Botany Bay* », Cook 128, entrée du 6 mai 1770). Banks ne fait pas seulement œuvre de botaniste au sens strict du terme ; il est également naturaliste, géologue, anthropologue, ethnologue. Il collectionne les plantes et les animaux, mais aussi les curiosités ; ainsi achète-t-il une tête humaine aux redoutables Maoris (103). Cook n'est pas non plus seulement navigateur ; s'il se penche avec intérêt sur l'astronomie, ce qui est naturel dès lors qu'il s'agit de faire le point en mer – le transit de Vénus et celui de Mercure revêtent un intérêt direct en la matière –, il décrit lui aussi à l'occasion un animal étrange : « ...the fore legs were 8 Inch long and the Hind 22, its progression is by hopping [*sic*] or jumping 7 or 8 feet at each hop unpon its hind legs only, for in this it makes no use of the fore, which seem design'd only for scratching in the ground &c^a» (153).⁴

Humboldt et Bonpland, les deux botanistes, 1799-1804 : « un modèle de voyage scientifique » (Drouin et Lalande, *La Boussole et l'orchidée* 11) :

Certes, il ne s'agit pas ici d'un tour du monde, mais le récit de Humboldt est une des lectures favorites du jeune Darwin (« I read with care and profound interest Humboldt's *Personal Narrative* ... [It] stirred in me a burning zeal... », *Autobiography* 12), et leurs récits de voyages d'Amérique du Sud présentent maintes similitudes. Physicien et naturaliste, Humboldt (1769-1859) est Prussien par son père, d'origine aristocratique, et français et écossais par sa mère ; il jouit d'une excellente éducation ; il étudie à Göttingen et voyage en Europe, avant de devenir ingénieur des Mines, mais la mort de sa mère lui assure une aisance financière des plus confortables, qui lui permettra de voyager et de devenir naturaliste. Le Rochelais Bonpland (1773-1858), médecin et botaniste, ne s'appelle pas Bonpland mais

² Le projet de second tour du monde, à bord du *Resolution*, consommera la rupture : Banks juge le navire trop exigü pour héberger son équipe scientifique, qui s'est beaucoup étoffée, comptant même le peintre Zoffany, et Cook le décrit comme bien capricieux dans son Journal, le navire lui convenant du strict point de vue de la navigation.

³ Ces notations sont nombreuses, au fil du texte : 26, 42, 53, 65, 69, 72, 88, 94, 96, 123, par exemple. Cook débarque accompagné le plus souvent de Banks, auquel se joint assez fréquemment le Dr. Solander. Banks ne dit pas autre chose : « The people on the shore made many signals but whether they meant to frighten us away or invite us ashore is difficult to tell: they wavyd with their hands and seemd to beckon us to them but they were assembl'd together with clubs and staves as they would have done had they meant to oppose us. Their signs we answerd by waving our hats and shouting which they answerd by shouting again. Our situation made it very improper to try them farther, we wanted nothing, the Island was too trifling to be an object worth taking possession of; had we therefore out of mere curiosity hoisted out a boat and the natives by attacking us oblige us to destroy some of them the only reason we could give for it would be the desire of satisfying a useless curiosity» (Banks, entrée du 6 avril 1769).

⁴ Entrée du 14 juillet 1770. L'animal est un kangourou, apprend plus loin Cook, qui utilise le mot indigène et le transcrit phonétiquement en anglais : « Kangooroo », « Kanguru » (157, entrée du 5 août 1770).

Goujaud, ce surnom prédestiné lui a été donné par son père dès sa plus tendre enfance (« c'est un bon plant ! », de même que l'on dirait encore de nos jours d'un enfant qu'il « pousse bien »). Outre les « journaux botaniques » de Bonpland, les deux hommes écrivent en français une *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales* : là aussi, géologie, faune et flore, indigènes, constituent diverses sections des lieux visités, écho des préceptes de la *Royal Society*. Eux aussi décrivent, répertorient, échantillonnent inlassablement, mais ils rationalisent la méthode : « Humboldt et Bonpland introduisent une pratique systématique de la mesure dans l'expédition scientifique » (Thoulouze, *Boussole* 2). La géographie est intégrée dans l'observation scientifique même, « l'approche géographique du vivant, l'étude de la distribution spatiale des espèces... » (Drouin et Lalande, *Boussole* 10).

Darwin, Fitzroy et le *Beagle* :

La renommée de Darwin a totalement éclipsée celle de Fitzroy ; le héros, c'est le scientifique. Le capitaine descend de Charles II, présente un caractère bien trempé et reçoit les louanges du scientifique, mais le petit-fils d'Erasmus Darwin, auteur de *Zoonomia*, et de Josiah Wedgwood, fondateur de la manufacture d'Etruria, atteindra à la gloire, alors qu'il embarquait fort modestement en naturaliste non rémunéré. La jeunesse de Darwin semblera après-coup l'avoir prédisposé à l'expédition du *Beagle*, quoique celle-ci ne soit due qu'au hasard et à l'intervention de son oncle Wedgwood. Charles est un enfant atypique : ni l'école de Shrewsbury, ni les universités d'Edimbourg et de Cambridge, ne parviennent à le faire entrer dans le moule d'un élève ânonnant ses leçons ou d'un étudiant féru de cours magistraux. L'adjectif « dull » (ennuyeux) revient constamment dans l'autobiographie.⁵ Son père se désespère, le jugeant peu prometteur ; Darwin se montre bien peu sensible à la tradition familiale qui le voudrait médecin, les dissections le rebutent – devenu naturaliste, il en conservera un handicap durable –, et préfère voyager à pied ou à cheval, en Angleterre et au Pays de Galles, en vue d'enrichir ses collections. Il chasse aussi, beaucoup ; plus tard, il y renoncera, par sensibilité. Il lit, très tôt : Marco Polo, Humboldt, Shakespeare, Milton. Il est remarqué par Sedgwick et par Henslow, et en apprend qu'il faut toujours comparer et mettre en relation les données collectées (*Autobiography* 13, 15).

L'itinéraire du *Beagle* est relativement classique pour une circumnavigation : de grandes étapes s'en dégagent, rythmées par des découvertes de taille, fossiles en Amérique du Sud ou radiation adaptative aux Galápagos. Ce voyage représente infiniment plus pour Darwin qu'une occasion rêvée pour un homme de science. Prévu pour deux années, il en dure cinq, et prend pour lui des allures d'expérience vitale. « The voyage of the *Beagle* has been by far the most important event in my life, and has determined my whole career... I owe to the voyage the first real training or education of my mind » (*Autobiography* 14) : carrière et formation, et presque une nouvelle naissance. Il envoie non seulement des malles entières d'échantillons à ses amis d'Angleterre à chaque escale, mais se transforme aussi lui-même : « That my mind became developed through my pursuits during the voyage is rendered probable by a remark made by my father, who was the most acute observer whom I ever saw, of a sceptical disposition, and far from a believer in phrenology ; for on first seeing me after

⁵ Par exemple : 4, 5, 6, 7, 9 (« During the three years which I spent at Cambridge my time was wasted, as far as the academical studies were concerned, as completely as at Edinburgh and at school »), 10 (« ... I was so sickened with lectures at Edinburgh... »).

the voyage, he turned round to my sisters and exclaimed, “Why, the shape of his head is quite altered.” » (*Autobiography* 15). La phrénologie ne saurait mentir ! Le voyage du *Beagle* est central dans la vie de Darwin : *a posteriori*, tout semble y mener, depuis les premiers scarabées recueillis autour de Shrewsbury au refus de se conformer à un destin tout tracé ; beaucoup en découle aussi, notamment cette théorie de l'évolution par la sélection naturelle qui choquera durablement. « L'homme va pouvoir s'intégrer dans la nature et prendre sa véritable place biologique » (Gayard-Valy 80).

Les Galápagos sont une étape majeure du voyage pour le jeune homme. Comme pour chaque endroit visité, il en organise la description selon les critères de la Société royale de géographie ; outre la situation, il en donne une description générale, puis s'attache à leur géologie, au climat, à la flore (dont l'étagement de la végétation, concept cher à Humboldt) et à la faune, enfin aux habitants humains. Lorsqu'il procède à une description particulière, île après île, et non plus de l'archipel en général, il traite d'abord de la faune, puis de la flore. Ses remarques tendent ponctuellement vers ce qu'il ne nomme pas encore la radiation adaptative (*Voyage* chapitre XVIII, 6, 7, 8, 12, 19 et 22). Pour chaque animal présentant un intérêt particulier, tel l'iguane, il procède méthodiquement dans sa description : description physique, puis comportementale, et enfin dissection, ainsi pour l'iguane marin (*Voyage* 12-13). Les oiseaux de terre se voient abordés en cinq points (7). Darwin a parfaitement conscience de passer d'un point à un autre au fil du chapitre XVIII, comme le montre ce type de remarque : « To finish with the zoology... » (16). L'autobiographie réapparaît régulièrement, même si le « document scientifique » (Viviès 149) domine : il fait allusion aux paysages industriels du Staffordshire, fondant une comparaison sur la référence anglaise et ses propres souvenirs de Maer (*Voyage* 4), décrit l'organisation matérielle des voyageurs dont il fait partie pour une expédition à terre (5), se rappelle avec émotion, lui, l'ancien chasseur ayant renoncé à un passe-temps qu'il juge désormais trop cruel, ces oiseaux qui se posaient sur son bras en toute confiance (« the extreme tameness of the birds », 22), avant de revenir au scientifique et au documentaire avec une précision historique sur l'île Bourbon, où semblable faune fut impitoyablement massacrée (23). Certains passages mêlent les deux modes de l'autobiographie (le sentiment et le personnel) et du scientifique (l'observation et l'objectif) : « Considering the small size of these islands, we feel the more astonished at the number of their aboriginal beings, and at their confined range » (6).

L'image que l'on retient traditionnellement de Darwin est celle d'un vieillard chenu aux allures de patriarche ; mais il a été un jeune homme enthousiaste, heureux d'être « astonished », étonné, stupéfait, et l'on retrouve ici le récit de voyage comme « fragment d'autobiographie » (Viviès 149). Même si c'est un voyage scientifique, Darwin s'enthousiasme pour la nourriture exotique (il mange du tatou en Amérique du Sud), se dispute violemment avec Fitzroy qui approuve l'esclavage, que lui réprovoque, émaille son texte de formules poétiques et appréciatives – ainsi parle-t-il de Maurice : « an air of perfect elegance » (*Voyage* chapitre XXI, 2). Ses goûts et ses dégoûts ne sont pas occultés, ils transparaissent aisément. Peut-être est-il plus spontané dans ce récit de 1839 que dans l'autobiographie destinée à sa famille et rédigée vers la fin de sa vie, pour laquelle s'accroît la distance temporelle avec cette expérience fondatrice du voyage. Le récit de voyage est plus immédiat chronologiquement, et plus spontané ; moins cependant que les lettres qu'il écrivait à ses correspondants, plus proches du « feu de l'action », qui accompagnaient souvent des

malles de spécimens collectés et envoyés en Angleterre pour étude : spontanéité, enthousiasme, bonheur s’y trouvent au fil de du texte (*The Life and Letters of Charles Darwin*). Il étudiait lui-même sur place, mais renouait également avec cette tradition du voyageur fournissant en matériau d’études le savant resté au pays, Henslow par exemple ; Banks, après son troisième voyage, enverra lui aussi d’autres personnes à la recherche de telle ou telle plante, et renoncera à cette intégration des deux instances, le voyageur et le scientifique.

Conclusion : Banks et Darwin, esquisse comparatiste :

Leurs données biographiques et bibliographiques présentent certaines similitudes non négligeables : leur enfance est marquée par un attrait plus que modéré pour l’enseignement traditionnel, ils ne maîtrisent que tardivement le latin et préfèrent vagabonder dans la campagne, à l’école de la nature ; ils sont tous deux de jeunes voyageurs, la vingtaine, mais Banks est déjà un scientifique reconnu, membre de la *Royal Society*, reconnaissance plus tardive pour Darwin. La maturité est pour tous deux le temps de la mise en valeur des acquis antérieurs, grâce au matériau collecté et aux observations de terrain. Tous deux sont des travailleurs acharnés et perfectionnistes, qui ont du mal à finaliser leur œuvre essentielle. L’*Herbarium* de Banks est publié à titre (très) posthume, en... 1989 ; c’est par sa correspondance, d’un volume et d’une qualité absolument impressionnants, et par sa présidence aussi dévouée que longue (trente-cinq années) de la *Society*, qu’il sert la science. Darwin a moins de réticence pour publier, mais lui faut plus de deux décennies pour livrer au public *De l’Origine des espèces*, paradoxalement sorti en catastrophe ou presque, car Wallace risquait de le prendre de vitesse. Mais il a publié des ouvrages annonciateurs de son grand-œuvre, dès 1842 et 1844, rassemblés en *The Foundations of the Origin of Species*. Maturité et long temps de maturation, comme s’il se produisait à nouveau un partage des tâches, chez un même individu cette fois, entre le moment du voyage, et le moment de la publication scientifique.

Dr Sophie Jorrand,
Université de la Réunion

Bibliographie sélective :

Sources primaires :

- Banks, Sir Joseph, *The Endeavour Journal of Joseph Banks, 25 August 1768-12 July 1771*, State Library of New South Wales, <<http://www2.sl.nsw.gov.au/banks/>>
- Bonpland, Aimé, et Alexandre de Humboldt, *Personal Narrative of Travels to the Equinoctial Regions of America During the Years 1799-1804*, 3 vols. Londres : George Bell and Sons, 1907-1908. Ed. et traduit par Th. Ross. <<http://www.gutenberg.org/dirs/etext04/qnct110.txt>>
- de Bougainville, Louis-Antoine, *Voyage autour du monde par la frégate du Roi La Boudeuse et la flûte L’Etoile*. Paris : Gallimard, 1982, 2003. Ed. Jacques Proust.
- Cook, James, *The Journals*, Londres : Penguin, 1999, 2003. Ed. Philip Edwards.
- Dampier, William, *A New Voyage Round the World* (1697)
A Voyage to New Holland, (2 vols, 1703 et 1709).
<www.early.canadiana.online.org>.

Darwin, Charles, *Autobiography*, 1876, éd. Sir Francis Darwin, 1^{er} décembre 1999, <<http://www.gutenberg.org/etext/2010>>.

The Foundations of the Origins of Species, 1842 et 1844, éd. Sir Francis Darwin, 22 septembre 2007, <<http://www.gutenberg.org/etext/22728>>.

The Life and Letters of Charles Darwin, éd. Sir Francis Darwin, vol. 1, 1^{er} février 2000, <<http://www.gutenberg.org/etext/2087>>.

The Voyage of the Beagle. A Naturalist's Voyage Round the World, 1839, éd. Sir Francis Darwin, autre titre : *Journal of Researches*, 1^{er} février 2003. <<http://etext.library.adelaide.edu.au/d/darwin/charles/beagle/beagle.zip>>

Sources secondaires :

Bohls, Elizabeth et Ian Duncan, *Travel Writing, 1700-1830. An Anthology*, Oxford : Oxford UP, 2005.

Gayard-Valy, Yvette. *Les Fossiles, empreinte des mondes disparus*, Paris : Gallimard, 2000.

Le Bris, Michel. Préface de *Le Grand Voyage. Le tour du monde d'un flibustier*, Paris : Phébus, 1993, 9-18.

Thoulouze, Daniel, dir. *La Boussole et l'orchidée*, Revue du Musée des Arts et Métiers, numéro 39/40, décembre 2003.

Viviès, Jean. *Le Récit de voyage en Angleterre au XVIIIe siècle. De l'inventaire à l'invention*. Toulouse : PU du Mirail, 1999.